

apperceus de loin enuoya au deuant vne escoüade de foldats pour empescher le defordre, les foldats s'estans mis en haye les Iroquois passerent au trauers sans estre oppressez d'un grand nombre [107] de personnes qui les regardoient de tous costez, apres s'estre rafraichis le reste de la iournée on tint conseil le lendemain en la façon que ie l'ay marqué au Chapitre precedent. Ie n'ay que faire de reïterer si fouuent que les paroles d'importance en ce pays-cy font des presens, fuffit de dire que celuy qui harangue ne faisant point de presens, parle en ces termes.

Ie n'ay point de voix, ne m'escoutez pas ie ne parle point, ie n'ay en main qu'un airon pour vous ramener un François, qui a dans sa bouche la parole de tout nostre pays. Il parloit du François dont i'ay fait mention cy-dessus, qui auoit esté pris avec le Pere le Iogues, auquel les Iroquois auoient confié leurs presens, c'est à dire leurs parolles. Ce François tira dix-huit presens tous composez de porcelaine aufquels il donna cette explication.

Le premier disoit qu'Onontio auoit vne voix de tonnerre, qu'il se faisoit entendre par tout, & qu'au bruit de sa parole tout le pays des Iroquois auoit ietté les armes & les haches, mais si loin au delà du Ciel, qu'il n'y auoit plus de bras au monde assez longs pour les retirer de là.

[108] Le second disoit que les armes estans hors de la veuë des hommes qu'il se falloit visiter sans crainte iouïffans de la douceur de la paix.

Au troisiéme present, voilà dit-il, representans les Iroquois, vne natte ou un lit pour vous coucher mollement quand vous viendrez en nostre pays; car estans